

près un nombre de feintes et d'engagement, le novice, déjà formé par ce maître habile, lui porta un coup qui pouvait lui être fatal. Liofred un peu en retard, réussit néanmoins à lier le fer de son adversaire, mais non pas assez vite pour empêcher la pointe du fleuret d'emporter un morceau de sa chemise et de le lancer avec un petit objet qui était dessous contre la paroi de l'appartement.

Cet objet n'était autre chose qu'un crucifix d'argent, qu'il portait habituellement suspendu à son cou. Les assistants, en l'apercevant, parurent ébahis, et l'un d'eux se baissa pour le ramasser. Liofred remarqua la surprise de ses camarades ; il recueille lui-même son crucifix, l'essuie avec le revers de sa manche, l'attache au même cordon et le replace sur sa virile poitrine, en disant ces simples paroles : C'est un souvenir que j'ai reçu de ma mère au jour de ma première communion ; je ne le laisserai ni dans une salle d'armes, ni sur un champ de bataille ; je veux mourir avec lui.—Et, sans se dérocerter, il reprit la leçon interrompue.

Quand les plus riches de ses élèves lui offrait une rétribution, il l'acceptait sans respect humain. Quand les autres, moins fortunés, lui parlaient de payer ses services :

Camarades, leur disait-il, si je fais le métier de prévôt, c'est pour me dégourdir la main et transpirer ; voulez-vous que nous restions amis, ne me parlez pas d'argent.

Et il disait cela d'un air si ouvert et si bon, qu'on n'insistait pas.

Au milieu de tant de qualités aimables qui faisaient de Liofred un jeune homme accompli, il en était une vraiment héroïque, l'amour qu'il portait à sa vieille mère. Quand il pouvait la garder auprès de lui, son premier soin, en arrivant en garnison, était de lui trouver un appartement dans le quartier le plus convenable et le plus salubre de la cité.

Après le dîner, les officiers se réunissent ordinairement au café pour jouer ou lire la *Gazette militaire*. C'était l'heure que Liofred avait choisie pour conduire sa mère à la promenade. Il mesurait son pas sur le sien, se penchait amicalement vers elle, et lui donnait le bras avec une attention si délicate, qu'on eût dit le triomphe de l'amour filial.

La vénérable dame, en se voyant ainsi au bras de son fils, de cette fleur d'officier en brillant uniforme, regardé et admiré de tous, marchait avec une douce fierté ; elle semblait avoir retrouvé la fraîcheur et les forces de ses jeunes années. Passant auprès d'elle, envieuses de son sort, les autres mères disaient : Heureuse la femme qui, au déclin de ses jours, possède un tel soutien !